

Autour de *La cathédrale...* (1949) de Jean Després **Une création à l'ombre de *Tit-Coq***

Yves Raymond et Gilbert David

Numéro 23, printemps 1998

Québec, 1930-1950 : aspects d'une sortie de crise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041349ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041349ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Raymond, Y. & David, G. (1998). Autour de *La cathédrale...* (1949) de Jean Després : une création à l'ombre de *Tit-Coq*. *L'Annuaire théâtral*, (23), 109-130. <https://doi.org/10.7202/041349ar>

Tous droits réservés © Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET), 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Yves Raymond

Université du Québec à Montréal

Gilbert David

Université de Montréal

Autour de *La cathédrale...* (1949) de Jean Després Une création à l'ombre de *Tit-Coq*

Pour avoir accès à son identité, le théâtre québécois a dû se distancer des univers culturels de la France et des États-Unis, il lui a fallu être un lieu réflexif de la société réelle, il a dû transcrire en actes théâtraux concrets les différentes aspirations plus ou moins latentes au sein de la collectivité. *La cathédrale...* de Jean Després¹ a sans aucun doute constitué un jalon important dans cette entreprise. En effet, cette pièce, toujours inédite, a défrayé largement la chronique au moment de sa création, le 25 octobre

1. Née Laurette Larocque (1906-1965), Jean Després fut comédienne, critique dramatique, feuilletoniste pour la radio, scénariste et courriériste. Elle s'intéressa au théâtre dès sa jeunesse passée à Hull. Après un séjour d'étude à Paris au tournant des années 1930, elle rentra à Montréal en 1933 pour se consacrer à son travail de scripteure-auteure radiophonique : on lui doit notamment le radiroman *Jeunesse dorée* (1940-1965). C'est au retour d'un deuxième séjour à Paris, commencé en 1947, qu'elle mit à exécution la production scénique de *La cathédrale...* Pour un résumé de la vie et de l'œuvre de Jean Després, voir Hamel, Hare et Wyczynski (1989 : 404-405) et Doat (1973 : 22). Puisque l'orthographe du pseudonyme varie dans l'ensemble des textes cités, nous l'avons uniformisée en « Després », suivant en cela la propre signature de l'auteure sur son tapuscrit de *La cathédrale...*, orthographe que le Service des arts et de la culture de la Ville de Hull a également adoptée en 1994, en nommant Salle Jean-Després un théâtre de 228 places, situé au 25, rue Laurier.

1949, au Monument-National, pour ensuite sombrer dans l'oubli. Il est temps, pensons-nous, de commencer à combler ce trou de mémoire².

Mise en scène par l'auteure elle-même³ qui en avait également financé la production... monumentale, *La cathédrale...*⁴ tint l'affiche deux bonnes semaines malgré des critiques défavorables pour la plupart, et rejoignit un large public – assez large du moins pour que la production fasse ses frais, lesquels furent considérables, soit environ 15 mille dollars de l'époque, à cause d'une distribution imposante et d'une scénographie très élaborée. Dans *350 ans de théâtre au Canada français*, Jean Béraud se rappelle ce spectacle comme ayant été monté à grands frais et ayant fait du bruit (1958 : 272).

La création de *La cathédrale...* eut lieu à peine un an après le scandale provoqué par la publication de *Refus global* et un peu plus d'un an après la création de *Tit-Coq*, jouée elle aussi au Monument-National, à partir du 22 mai 1948, et dont le succès s'était avéré sans précédent, atteignant le cap de la 200^e représentation le 22 mai 1949, au Gesù. Il y a tout lieu de croire que la pièce de Després s'est trouvée coincée entre deux idéologies aux antipodes l'une de l'autre : d'une part, le radicalisme libertaire de Paul-Émile Borduas (et du Claude Gauvreau des *Entrailles*) ; d'autre part, l'approche prudemment populaire de Gratien Gélinas, aussitôt consacré « auteur national » par la critique et l'élite du temps⁵. En fait, le franc-parler de Després, elle-même critique dramatique à ses heures, ne lui avait pas attiré que des appuis dans un contexte social particulièrement frileux. En tant que femme de carrière, signant ses textes d'un pseudonyme masculin

2. Nous désirons remercier André-G. Bourassa qui nous a fourni une photocopie du tapuscrit original, ce qui a été le point de départ de la recherche archivistique publiée en ces pages.

3. Dans *Le théâtre canadien d'expression française*, Édouard-G. Rinfret (1976 : 306) attribue erronément la mise en scène à Paul Guèvremont ; ce dernier assumait plutôt la responsabilité de chef de plateau.

4. Les points de suspension, souvent supprimés dans les comptes rendus critiques, sans doute à cause du programme du spectacle qui ne les retient qu'en page couverture, font certainement partie du titre qui est ainsi tronqué par souci de ne pas reprendre intégralement celui du prélude de Debussy, *La cathédrale engloutie*, une partition qui était effectivement entendue dans la production de Després, en étant directement associée au personnage de la pianiste Maryse Élie.

5. Gratien Gélinas se vit décerner un doctorat *honoris causa* par l'Université de Montréal le 31 janvier 1949. C'est à cette occasion que l'auteur livra son credo de dramaturge dans un texte intitulé « Pour un théâtre national et populaire ».

et vivant ouvertement séparée de son mari, le comédien Jacques Auger, elle n'avait rien pour plaire aux bien-pensants. Si le spectacle (texte et mise en scène) ne fut pas sans défauts, l'hostilité de la réception critique peut aujourd'hui être mise sur le compte de son discours souvent provocateur, ne serait-ce que par ses thèmes principaux : la corruption politique, l'amour libre, l'homosexualité, les conflits des générations et les différences de classe (voir Bourassa et Larrue, 1993 : 146-147).

Dans *Le Devoir*, Jean Vincent déclara que la « Cathédrale n'a[vait] rien à voir avec l'art dramatique et ressembl[ait] plutôt à un roman radiophonique condensé » (1949 : 12). Il reprocha à la pièce d'être une fiction qui montre l'homosexualité, l'adultère, le sacrilège et d'autres tares de la société (maris trompés, individus anormaux, prêtre de salon et politiciens véreux), sans aucun but artistique, moral ou éducatif. Selon ce critique, c'était exploiter les bas instincts de la population que de faire tabler un succès sur des éléments grossiers. Vincent qualifia le dialogue de « sale » et condamna la puérité, la mauvaise construction et la bêtise du « scénario » en même temps que le tape-à-l'œil des décors et de l'attirail technique qu'il considéra comme pseudo-décoratif.

Dans *La Presse*, Jean Béraud critiqua surtout l'intempérance de langage et les propos excessifs : « Pays, ville, religion, politique, commerce, tout y passe, et en des termes d'une crudité parfois insupportable » (Béraud et Luce, 1949 : 20). Pour sa part, Jean Luce qui compléta la critique de Béraud, sorti au premier entracte, parla de dialogues superflus et de personnages inutiles. Selon lui, les personnages échappaient à leurs interprètes à mesure que se déroulaient les scènes. Il estima que *La cathédrale...* n'était rien d'autre qu'un événement mondain, un « big show » dont il fallait rejeter la richesse des accessoires, la réalisation coûteuse des décors et le nombre imposant des figurants. Le texte lui apparut beaucoup trop long et, s'il déclencha des rires à l'occasion, affirma-t-il, ce n'était que par son ridicule.

Dans *Montréal-Matin*, Roger Duhamel admit n'avoir assisté qu'aux deux premiers actes – la pièce en compte trois –, avant de laisser tomber son verdict : « Nous assistons à un déluge verbal, à une éruption volcanique de mots en folie. Les situations sont plus abracadabrantes les unes que les autres ; du mélo, sous sa forme la plus basse et la plus puérite. » Quant à l'écriture de l'auteure, Duhamel constata : « [...] les personnages disent n'importe quoi n'importe comment à n'importe qui et cela n'a

aucune espèce d'importance. Tout marche à la va-comme-je-te-pousse. » Et le critique d'ajouter :

Je n'insiste pas sur la moralité de la pièce, c'est un aspect du spectacle qui ne m'a guère touché. L'étalage des coucheries en série et des tentatives de pédérastie m'ont laissé entièrement indifférent, parce que j'estime qu'il n'est pas de la nature du délire d'être moral ou immoral. On ne prend pas ces fantoches au sérieux un seul instant ; ce qu'ils font ou ne font pas n'existe donc pas (1949 : 4).

Maurice Huot, dans *La Patrie*, ne fut pas plus convaincu : « La juxtaposition de trop nombreux personnages sous prétexte de faire une grande distribution est antidramatique. Dans "La cathédrale..." notamment au premier acte on cherche à un moment donné où est le personnage principal et que font ces gens qui crient et tonitruent sur la scène [...]. » Il aborda aussi la question de la langue :

La famille que décrit Jean Després parle mal. Couleur locale ? Nous ne croyons pas. On n'est pas nécessairement vulgaire parce qu'on a de l'argent. Et pourquoi imposer à l'étranger que le Canadien parle nécessairement mal parce que Canadien ? Dans « Tit-Coq » le langage en bras de chemise était plausible à cause du personnage principal mais pourquoi ici ? (1949 : 16).

Deux critiques se montrèrent plus accueillants. Sous le pseudonyme de Pierre Gallien, Gérard Fecteau signa dans *L'Action catholique*, un journal publié à Québec, un compte rendu où il tentait de faire la part du feu : « *La cathédrale...* n'est pas le point de départ d'une nouvelle formule dramatique au Canada, ce n'est pas un modèle d'architecture, mais il y a du bon. Certains passages sont même excellents et dénotent une analyse profonde des sentiments humains » (1949). Auteur de *L'histoire du théâtre au Canada français* (1945), Léopold Houlé, dans l'hebdomadaire *Radiomonde*, vanta ce « théâtre avec un relief d'images » dans une mise en scène qualifiée de « fort originale ». Houlé, qui avait lui-même signé des textes dramatiques dans les années 1930, se montra sympathique à l'univers de Després : « L'auteur a voulu [...] drainer les régions broussailleuses [*sic*] du cœur et de l'instinct pour en faire ressortir les "fécondités latentes", du mot de je ne sais plus qui. » Il termina sa critique sur ces mots : « *La cathé-*

drale... constituera un événement dans notre histoire du théâtre. Si l'œuvre fait naître des débats, tant mieux : s'il n'y en a pas, Jean Despréz serait la première à le déplorer, tout comme ses amis, les amis du théâtre. Il y en a encore beaucoup... mais du théâtre » (1949 : 7).

Avec un spectacle d'une durée de trois heures et demie, l'auteure s'est sans doute montrée trop proluxe, la productrice et metteuse en scène trop ambitieuse. En outre, par ses thèmes, par son biais féministe et par son langage cru, à travers l'emploi notable du parler populaire, pour ne pas dire du joul, la pièce a heurté de front la conception qu'on se faisait alors de la dramaturgie nationale, à laquelle *Tit-Coq* servait d'étalon. Nous avons l'intention de poursuivre bientôt l'analyse⁶ de *La cathédrale...* dans une perspective sociocritique et sémiologique, car ce texte est rempli de contradictions sociales qui sont de nature à éclairer toute une époque, celle du lendemain de « l'effort de guerre » pendant lequel sont apparues des tensions nouvelles touchant la condition féminine, la sexualité, le politique et l'art. De toute évidence, Despréz essaya de s'écarter du modèle français du drame mondain (à la Bernstein) dont Yvette Ollivier Mercier-Gouin avait été la digne représentante à Montréal durant l'entre-deux-guerres ; elle se trouve ni plus ni moins à préfigurer la place qu'allait prendre le « roman familial » sur les scènes québécoises, de Marcel Dubé à Michel Marc Bouchard en passant par Michel Tremblay.

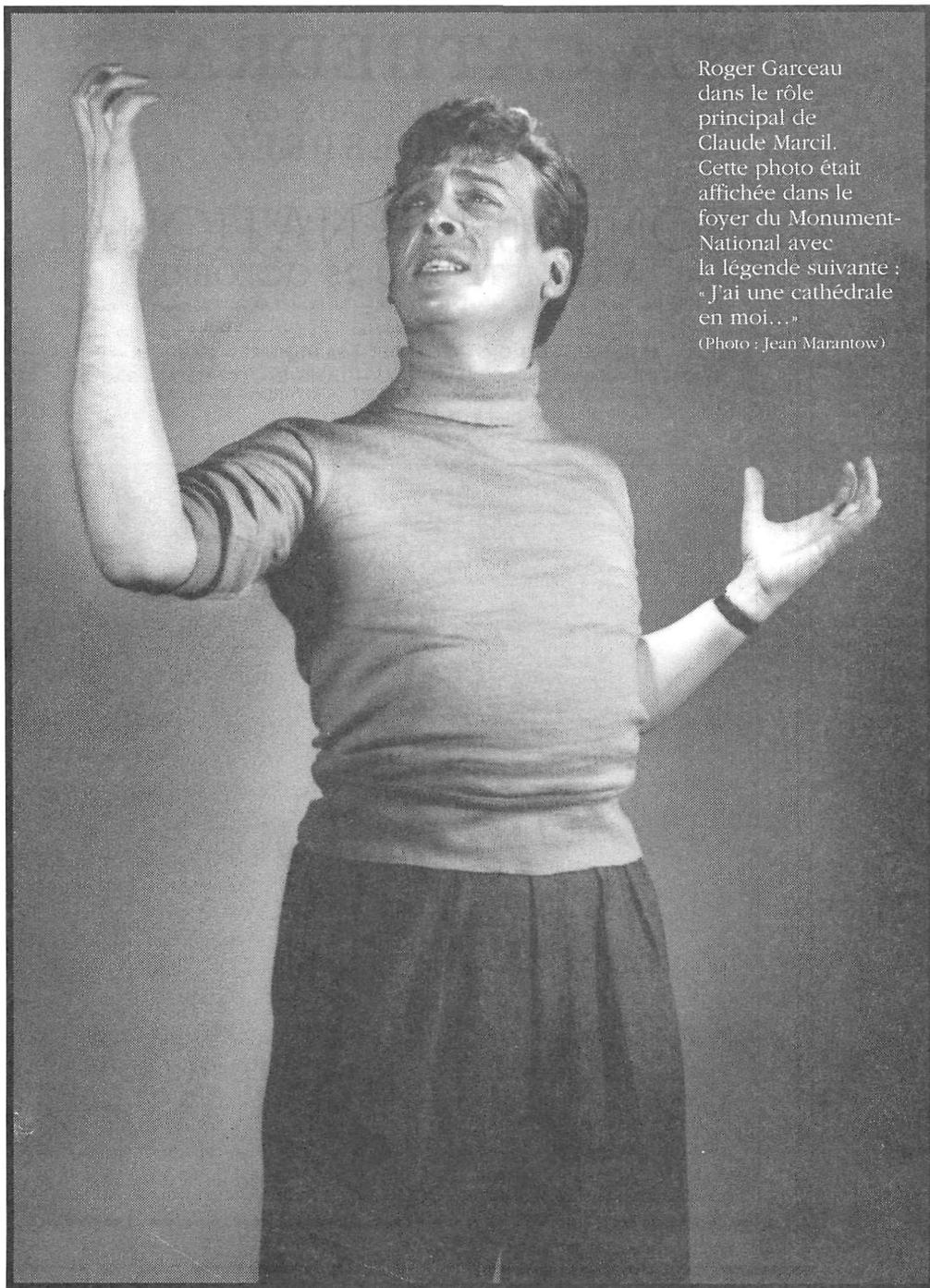
Le présent DOCUMENT rassemble quelques-unes des traces de l'existence de *La cathédrale...*, à travers lesquelles nous voulons saluer la pratique d'une pionnière du théâtre québécois⁷. À la suite de ces éléments iconographiques, se trouve la transcription partielle du tableau XI de *La cathédrale...*, qui donne un aperçu de l'univers dramatique et de l'écriture de Despréz. Ajoutons, en terminant, que cet inédit se présente, à sa face même, comme une invitation lancée à tous les chercheurs d'y aller voir de plus près.

6. Bien entendu, notre premier geste sera de procéder à l'établissement du texte, afin de le rendre accessible à la communauté des chercheurs.

7. Nous tenons à remercier chaleureusement François-Xavier Simard qui travaille à une biographie de Despréz et qui nous a généreusement donné accès à ses archives (programme, photos et dossier de presse). Renée Noiseux Gurik a bien voulu se charger de faire tirer, par l'entremise de la Bibliothèque nationale du Québec, des fac-similés des coupures de presse que nous souhaitions publier. Enfin, Suzanne Lemay du CRELIQ a aussi permis d'enrichir notre cueillette de données.

Bibliographie

- BÉRAUD, Jean (1958), *350 ans de théâtre au Canada français*, Montréal, Le Cercle du Livre de France.
- BÉRAUD, Jean, et Jean LUCE (1949), « *La cathédrale...* un pamphlet dialogué contre la richesse », *La Presse*, 26 octobre, p. 20.
- BOURASSA, André-G., et Jean-Marc LARRUE (1993), *Les nuits de la « Main » : cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891-1991)*, Montréal, VLB Éditeur.
- DESPRÉZ, Jean [pseudonyme de Laurette Larocque] (1949), *La cathédrale...* Tapuscrit avec des annotations manuscrites de l'auteure (photocopie), 188 feuillets (8 1/2 po × 11 po), fonds Rinfret, Archives de la Bibliothèque nationale du Québec.
- DOAT, Jan (1973), *Anthologie du théâtre québécois : le théâtre canadien de langue française de ses origines à nos jours 1606-1970*, Québec, Les Éditions La Liberté.
- DUHAMEL, Roger (1949), « De qui se moque Jean Després? », *Montréal-Matin*, 27 octobre, p. 4.
- GALLIEN, Pierre [pseudonyme de Gérard Fecteau] (1949), « *La cathédrale...* de Jean Després », *L'Action catholique*, 7 novembre, p. 8.
- GÉLINAS, Gratien (1949), « Pour un théâtre national et populaire », *Amérique française*, t. I, n° 3, p. 32-42.
- HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI (1989), *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, p. 404-405.
- HOULÉ, Léopold (1945), *L'histoire du théâtre au Canada français*, Montréal, Fides.
- HOULÉ, Léopold (1949), « *La cathédrale...* Une leçon de volonté », *Radiomonde*, 29 octobre, p. 7.
- HUOT, Maurice (1949), « *La cathédrale...* », *La Patrie*, 27 octobre, p. 16.
- LEGRIS, Renée, Jean-Marc LARRUE, André-G. BOURASSA et Gilbert DAVID (1988), *Le théâtre au Québec, 1825-1980 : repères et perspectives*, Montréal, VLB/Société d'histoire du théâtre du Québec/Bibliothèque nationale du Québec.
- RINFRET, Édouard-G. (1976), « *La cathédrale* », dans Édouard-G. RINFRET, *Le théâtre canadien d'expression française*, Montréal, Leméac, t. 2, p. 305-306.
- SAUMART, Ingrid (1965), *La vie extraordinaire de Jean Després*, Montréal, Éditions du Jour.
- VINCENT, Jean (1949), « *La cathédrale...* », *Le Devoir*, 26 octobre, p. 12.



Roger Garceau
dans le rôle
principal de
Claude Marcil.
Cette photo était
affichée dans le
foyer du Monument-
National avec
la légende suivante :
« J'ai une cathédrale
en moi... »
(Photo : Jean Marantow)

"LA CATHÉDRALE"

HUIT TABLEAUX de
JEAN DESPREZ

ou

MONUMENT NATIONAL À COMPTER DU 25 OCTOBRE

Billets en vente au théâtre, tél. PLateau 6404 — \$1.13 — 1.69 — 2.26 taxes incluses

22 vedettes :

GIROUX — BASILIERES — DEMONS — PELLETIER — SAINT-PIERRE — GAUTHIER — DORSAY
DUQUESNE — DURAND — ROUX — POITRAS — LAVIGNE — SCHELLER — GAUVIN
— DUCEPPE — D'AMOUR — COLBERT — RIVARD — ROBILLARD

Chef du Plateau : GUEVREMONT

Mise en scène de l'auteur

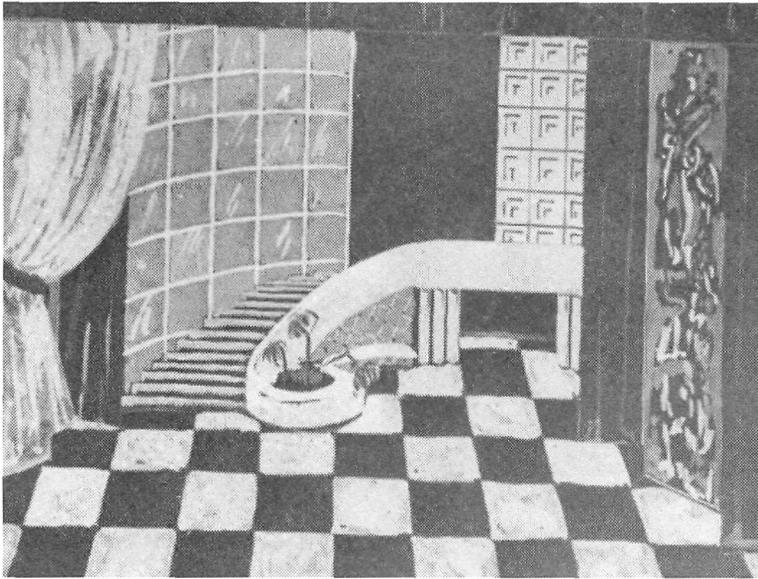
Reproduction
tirée de
l'édition de
Radiomonde
du 22 octobre
1949, avec le
croquis du
styliste Raoul-
Jean Fouré
pour le
costume
d'Eugénie
Marcil, jouée
par Gisèle
Schmidt.



Une création de Raoul-Jean Fouré qui sera portée par Gisèle Schmidt (Eugénie Marcil) au premier acte de "La Cathédrale..." à compter du 25 octobre.

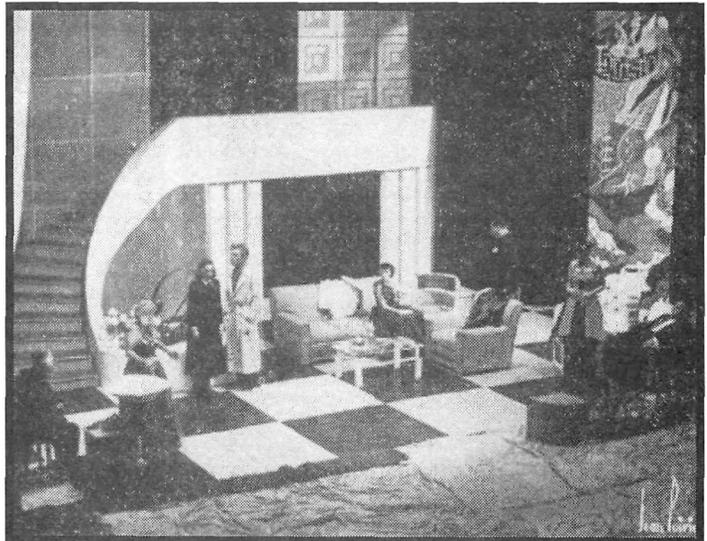
22 OCT. 1949

22 OCT. 1949



Tirée du programme de *La cathédrale...*, reproduction de la maquette du décor, signée Jac Pell, de la première partie de la pièce, qui avait lieu devant et dans le grand hall de la propriété de la famille Marcil, sur les flancs du mont Royal.

Photo parue dans *Radiomonde*, le 5 novembre 1949 : décor de la première partie de *La cathédrale...*





JEAN DESPREZ

auteur et metteur en scène

Reproduction des pages centrales du programme de *La cathédrale...* qui donnent la distribution et une brève description de chacun des personnages. La distribution comprenait Roger Garceau, dans le rôle de Claude Marcil, et Janine Sutto, dans celui de Jeannette Larivière, qui sont les deux personnages principaux.

"LA CATHÉDRALE"

Trois actes, huit tableaux de Jean Desprez

LES CARACTÈRES

LA FAMILLE MARCIL :

EUGÈNE MARCIL est un grand financier qui s'est toujours beaucoup plus occupé d'affaires et aussi de politique, que de sa femme et de ses enfants
..... **ALBERT DUQUÈSNE**

ESTELLE MARCIL, sa femme, a su rester jeune, et s'accroche à ce reste de charmes. Elle s'ennuie parce que depuis longtemps son mari n'est plus pour elle, un amant. Ses enfants (du moins, elle le croit) n'ont plus besoin d'elle. C'est le grand vide qu'elle remplit avec du bruit et des risques de bâtisses
..... **ANTOINETTE GIROUX**

LE DOCTEUR HECTOR MARCIL, frère aîné d'Eugène est un rêveur, qui a toujours vécu le nez dans ses livres. Il découvre soudain que l'étude des microbes est une mauvaise préparation à la politique
..... **PIÈRE DURAND**

MADAME MARCIL, un vrai sujet pour asile de vieillards si elle n'était pas la mère de messieurs Eugène et Hector Marcil. Elle est devenue, pour eux tous, une obligation qu'on accepte, un devoir qu'on accomplit
..... **JEANNE DEMONS**

sans dégoût peut-être, mais sans amour non plus

SYLVAIN MARCIL fabrique des chaussures, fait de la politique. Il aspire au futur Ministère des Beaux-Arts. Un homme ordinaire, honnête, mais sur le point de commettre sa première folie, donc, maladroit. **FRANÇOIS LAVIGNE**

IRMA, c'est une petite bourgeoise qui a fait un beau mariage. Et qui serait gentille, si seulement elle savait se taire

COLETTE D'ORSAY

STELLA, elle a trente ans. Longue et sèche, à défaut d'amoureux, elle a collectionné des diplômes. Bas bleu de troisième ordre, elle veut révolutionner le pays par des articles qu'elle croit lapidaires, et atteindre le peuple par un « courrier-confidences » qui fait la vanité de sa famille. On a recours à ses lumières dans les grandes circonstances

DENISE PELLETIER

EUGÈNIE, une ex-débutante, jolie pourtant, mais qui finira peut-être par épouser un grand maigrichon de fils de juge, alors qu'elle est amoureuse d'un pauvre diable de journaliste

GISELE SCHMIDT

CLAUDE, la vingtième. Il a du charme, mais un caractère impossible. Et personne ne se penche sur lui. Et seul avec sa grande misère, il se révolte ... et prétend qu'il y a une force en lui ... qu'il y a, en lui, toute une cathédrale engloutie

ROGER GARCEAU



JAC PELL
artiste-décorateur

Le rôle du père de Claude, Eugène Marcil, échu à Albert Duquesne, celui de sa mère, Estelle, à Antoinette Giroux, tandis que le frère d'Eugène, le docteur Hector Marcil, fut incarné par Pierre Durand, et Mme Mère, l'aïeule de la famille Marcil, par Jeanne Demons. Soulignons la présence de Denise



PAUL GUEVREMONT
Chef du Plateau

AUTOUR DE LA FAMILLE MARCIL :

JEANNETTE LARIVIERE, une voix d'oiseau . . . une âme qui aurait pu être *sordide et qui est un petit miracle de pureté. Un être adorable qui n'est qu'une chose utile dans la maison. Une orpheline qui continue d'être reconnaissante envers la famille Marcil depuis que Madame est allée la chercher à l'orphelinat, il y a cinq ans* **JANINE SUTTO**

FELIX DUVAL est poète. Il sait ce qu'il veut et le prendra . . . si possible. Très bel homme, il méprise les femmes **JEAN-LOUIS ROUX**

MARYSE ELIE, pianiste, de retour d'Europe après douze ans d'absence, rentre au pays sachant fort bien qu'elle n'est pas la virtuose que son impresario proclame **ANDRÉE BASILIERES**

L'ABBE PINARD est un ami de la famille qui voudrait voir madame Estelle Marcil déployer son surcroît d'énergie ailleurs que dans les boîtes de nuit, ou autour d'une table de bridge . . . Si seulement elle voulait s'intéresser à son oeuvre des petits enfants abandonnés! **JEAN SCHELLER**

ALBERT EMARD, ce maigrichon de fils de juge qui a demandé la main d'Eugénie Marcil **ROBERT RIVARD**

QUELQUES CLAQUECHOUX :

MARIETTE qui est bien moins convaincue des droits de la femme que de son amour pour le beau Roland. **DENYSE SAINT-PIERRE**

Enfin, Jean-Louis Roux incarne le poète cynique Félix Duval ; Robert Rivard joua Albert, un fils de juge ; Maurice Gauvin interpréta Hervé, un jeune homme aux idées communistes, et Jean Duceppe, un jeune opportuniste. Les décors étaient signés Jac Pell, les robes étaient de Raoul-Jean Fouré, les chapeaux d'Élysa, les bijoux de Gabriel Lucas et les coiffures de Chez Maxime.

ROLAND, un ambitieux qui, son baccalauréat en main, prétend devenir immédiatement secrétaire du Premier Ministre. **PAUL COLBERT**

HERVE le communiste. Il a bien voulu adhérer au jeune parti de la Nation parce qu'il voit au programme quelques rapprochement avec ses idées. **MAURICE GAUVIN**

VINCENT, un paresseux, mécontent de ce que son pays ne lui a pas offert la lune sur un plateau d'argent, sous prétexte qu'il a endossé l'uniforme. **JEAN DUCEPPE**

CROQUIS DE FAUBOURG :

MADAME LATREILLE, propriétaire d'un immeuble divisé en plusieurs logements tous des toudis **BLANCHE GAUTHIER**

TI-PIT LATREILLE, le plus jeune de ses fils **J. CLAUDE ROBILLARD**

PATRICK-LE-PHILOSOPHE **ROLAND D'AMOUR**

NAPOLÉON-LE-RIGOLO **HENRI POITRAS**

LA FIGURATION : LE STUDIO-QUINZE

Mmes Jeannine Labelle, Yvette Cantal, Claudette Boudreau, Simone Lefebvre, Yolande Lefebvre, Jocelyne Boudreau.

MM. Paul Bélair, René Jarry, Germain Schmidt, Louis Dubé, Emile Chainé, Pierre Lafortune, Robert Dubeau, Raymond Noël De Tilly, Paul Laplante.

Chef de la figuration : Gérard Vlémincx



OMER RENAUD
administrateur-général

Pelletier dans le rôle de Stella (sœur de Claude), de Gisèle Schmidt dans celui d'Eugénie (autre sœur de Claude), et d'Andrée Basilières dans celui de Maryse Élie. Henri Poitras interpréta Napoléon, le père de Jeannette, et Blanche Gauthier, le personnage coloré de Mme Latreille.

(Une "générale" au Monument National)

"LA CATHÉDRALE" une leçon de volonté

Dans le domaine de l'art, la composition détermine la suprématie du savoir ou l'avilissement de l'esprit. — L'œuvre dramatique de Jean Desprez est un événement littéraire.

Par Léopold HOULE, M.S.R.C.

Dans le domaine de l'art, la composition dramatique détermine la suprématie du savoir ou l'avilissement de l'esprit; d'un côté, la sensibilité et la finesse du cœur, de l'autre, le sensualisme. Une idée pour défendre des idées et les enraciner atteindra souvent les résultats les plus inattendus, grâce à l'affabulation ensorceleuse du théâtre; ce sera alors une leçon ou une thèse qui engendrera des débats ou des tournois d'esprit dans le public parfois bigarré des auditeurs. Jean Desprez qui n'a pas attendu jusqu'ici pour nous révéler son talent a lié dans une abondante gerbe de pensées ces éléments propices à toute éclosion de ce genre, d'ailleurs indispensable au double point de vue psychologique et social.

Ici, pas de conférences, mais du théâtre avec un relief d'images, une mise en scène en quelque sorte fort originale, des toilettes et des décors rarement luxueux dans cette "Cathédrale"... que l'on vient de créer au Monument National, c'est-à-dire... Comment le spectateur réagira-t-il le temps que cette œuvre tiendra l'affiche? Nous avons dit que notre public, celui du théâtre et de la scène, est difficile à conquérir entièrement; il est froid et apathique, raisonneur ou renfermé. Il ne faut pas considérer de la même façon le public, — qui semble disparaître, il est vrai, le "bon public" du mélo, mais celui qui se pique de dilettantisme littéraire; or les moins d'accord sur les questions d'art, ce sont les intellectuels pour ne pas dire les "intellectualistes". Voltaire houpillait

Shakespeare et Madame de Sévigny disait en s'éventant: Pascal et le café passeront..." Et les choses n'ont pas choisi depuis lors.

A peine ressaïsi au lendemain de la "générale" de la "Cathédrale"... j'ai le sentiment très net que ceux qui y ont assisté, gens de lettres et autres, ont été vivement impressionnés par ce drame social, — un drame qui, sous le couvert de la comédie dramatique, aborde un sujet très grave et constamment d'actualité, celui de l'adolescence aux prises entre l'autorité familiale et ses aspirations propres, celui encore de la responsabilité des orienteurs. De part et d'autre, l'inquiétude est grande chez les jeunes et chez les sociologues.

L'auteur a voulu par conséquent drainer les régions broussaillées du cœur et de l'instinct pour en faire ressortir les "fécondités latentes", du mot de je ne sais plus qui. Deux contrastes, deux richesses, l'une matérielle, l'autre assouffie d'idée.

Claude Marché, 20 ans, a la nostalgie de la vie active, réfléchie, salvatrice; l'existence des siens enclavée dans le matérialisme le plus abject — ambitions effrénées, intrigues qui en découlent, manque d'idéal le plus absolu, fièvre des plaisirs des plaisirs d'apparat, — lui a donné la nausée. Il a senti qu'il y a dans ce matérialisme des felures et qu'il aurait dû naître avec une autre âme. Sa précocité le dirigera naturellement vers une affection; cette affection portera sur une jeune bonne sortie de l'obscurité, avec laquelle il partira sans tenir compte de son rang social et du rang social de ses parents. Il échappera aux combinaisons des stratégies amoureuses parce que galvanisé par l'épreuve; mais si un malheur s'abat dans le jeune foyer, puisque sa femme meurt au moment où elle deviendra mère, il a compris ou mieux saisi le vrai visage de la vie avec ses luttes nécessaires, ses courages qui font aspirer à plus haut. Comment ces parents occupés d'eux-mêmes ont-ils songé à se renouveler dans leur fils à renaître à une vie normale où tout vient se concilier dans le devoir et le respect.

Le ne donne ici un très



Madame Latrelle (BLANCHE GAUTHIER) a hérité de son père, ancien marchand de vieille ferraille. Elle est devenu propriétaire d'un immeuble qu'elle a divisé en douze logis. Aujourd'hui, ce sont des taudis, ce qui ne l'empêche pas de les louer à des prix exorbitants à cause de la crise du logement. "Napoléon-le-Rigolo" porte bien son nom. (HENRI POITRAS). C'est un imbécile, pas méchant, et qui subit l'influence de Patrick-le-Philosophe. Patrick est un musicien, "genre Solo Mio"... Napoléon est dans le commerce: lacets de bottines sur un coin de trottoir. Voilà deux des personnages de "La Cathédrale" de Jean Desprez, à l'affiche, cette semaine au Monument National.

fait sa propre mise en scène et a d'ailleurs tout dirigé avec art, sans parler de son dynamisme qui ont mis en verve et belle humeur les diverses équipes à son emploi. Paul Guévremont agissait comme chef du plateau.

Il y aurait encore à parler des décors qui sont particulièrement soignés et surprendront, j'en suis sûr, les spectateurs.

Ainsi donc, j'ai constaté à cette "générale" une atmosphère qui n'est pas celle d'une bibliothèque, comme aurait dit un Henry Bordeaux dans ses chroniques d'hier, mais celle d'un paysage où s'il y a des heures sombres, il y a aussi des rayons de soleil. Dans l'analyse des caractères, les sentiments sont bien traduits. "La Cathédrale..." constituera un événement dans notre histoire du théâtre. Si l'œuvre fait naître des débats, tant mieux; s'il n'y en a pas, Jean Desprez serait la première à le déplore, tout comme ses amis, les amis du théâtre. Il y en a encore et beaucoup... mais du théâtre.

Page de l'hebdomadaire *Radiomonde* (29 octobre 1949) où figure l'une des rares critiques favorables de *La cathédrale...*, par Léopold Houle. Une photo de la pièce accompagne ce compte rendu.

Tous les jeudis soirs à
8 HEURES (heure avancée)

La compagnie

Borden

présente

"LES TALENTS
DE CHEZ-NOUS"

Une scène de
La cathédrale...
 où l'on voit Janine
 Sutto (Jeannette)
 et Roger Garceau
 (Claude).
 Photo parue
 dans *Radiomonde*,
 le 5 novembre
 1949.



Ce vitrail de la Cathédrale...



... est englouti itou

Caricature de La
 Palme, parue
 dans *Le Canada*
 du 4 novembre
 1949 et qui raille
 Léopold Houllé,
 l'auteur de
 la pièce
*Le presbytère
 en fleur* (1933),
 parce qu'il avait
 écrit une critique
 favorable de
La cathédrale...
 dans l'hebdomadaire
Radiomonde.

Claude: - Grand'mère. Je suis.
Jeannette: - Claude. Mais tu n'es pas...

Claude: - Non je ne suis pas allé jusque chez moi. Sylvain m'a entraîné sous un faux prétexte. Il a profité d'une faiblesse de ma part pour me persuader de le suivre. Je ne veux pas aller dans cette maison de ma femme. Et on va l'accepter nom de D...! à partir de maintenant, n'importe où, vous entendez, c'est elle et moi! Ceux à qui ça ne plaira pas, eh bien qu'ils se tiennent loin. Je parle pour vous monsieur autant que pour les autres.

Jeannette: - Pardonnez à Claude monsieur l'abbé. Mais il n'est méchant. Il doit avoir beaucoup de peine aujourd'hui, pour...

Claude: - J'en ai.

L'abbé: - Vous disiez qu'on vous avait amené là sous un faux prétexte.

Claude: - Oui. On m'a presque persuadé que je l'avais tuée. Qu'elle était morte de chagrin, à cause de moi. Qu'elle était morte en prononçant mon nom...

L'abbé: - C'est vrai. C'est moi qui étais à son chevet, cette nuit.

Claude: - Je l'ai tuée, moi? Mais au contraire! Je l'ai délivrée! Je l'ai rendue à une vie meilleure.

Enfin, l'heure de la liberté a sonné pour elle. Et grâce à moi... à nous... La liberté de lâcher prise! Jeannette, Jeannette.. tu ne sais pas elle est morte hein? Eh bien elle est morte hier soir... à minuit, exactement à minuit précis. Tu sais ce que ça veut dire? Ça veut dire qu'il n'y avait plus de raison pour elle de s'accrocher à la vie.. Tu prenais sa place... me seule être qui m'eut vraiment aimé sur la terre, venait de me donner

elle fera beaucoup
assis, à la face ou pour
si on accepte
la femme (elle... arcé que c'est ma femme, monsieur)
(Pa l'abbé) c'est tout ça

107

Traversi (Jeannette Claude Abbé)

(Gabrielle)

Extrait du tapuscrit de *La cathédrale*... avec les annotations manuscrites de l'auteure.

"
" La Cathédrale ... "
Trece en trois actes, huit tableaux,
de Jean Després

De Monsieur H. ...
à compl. le 25 oct.

EXTRAIT INÉDIT DE *LA CATHÉDRALE...* (1949) DE JEAN DESPRÉZ¹
NOTE LIMINAIRE

Gilbert David

La cathédrale..., de Jean Després, est une pièce touffue, aux nombreuses péripéties. L'auteur y a superposé une division en trois actes à une structuration en 18 tableaux et un épilogue, le tout prenant la forme de deux macroséquences ayant chacune un lieu comme point d'ancrage : en première partie, la luxueuse propriété de la famille Marcil, sur les flancs du mont Royal ; en deuxième partie, l'humble logement des personnages principaux, Claude Marcil et Jeannette Larivière, situé dans un quartier populaire de Montréal – selon toute vraisemblance, le quartier connu sous le nom de « Faubourg Québec ».

Un résumé détaillé de l'intrigue exigerait plusieurs pages... Je m'en tiendrai ici à la trame principale qui concerne la trajectoire de Claude, le cadet du clan Marcil, une riche famille d'industriels, qui a des relations avec le parti politique au pouvoir. Nous sommes au lendemain de la deuxième guerre mondiale, et toute la première partie de la pièce se passe chez les Marcil, un soir d'élections, au mois de septembre. Claude, un artiste peintre dans la jeune vingtaine, est à couteaux tirés avec tous les membres de sa famille. Ce soir-là, il assiste avec un mélange de dégoût et de morgue, à la défaite électorale du parti de son père. De son côté, la mère de Claude est occupée par les préparatifs d'une sortie au concert où se produira la pianiste Maryse Élie, ancienne « protégée » de son mari, aujourd'hui courtisée par ses deux fils : Sylvain, prêt à tromper sa femme, et Claude lui-même. Déçu par l'indifférence de Maryse, Claude va chercher du réconfort auprès de sa grand-mère sourde et muette, et c'est alors qu'il prend conscience qu'il porte en lui une « cathédrale ».

Puis, en l'absence de sa famille partie au concert, Claude repousse coup sur coup ses amis venus le rejoindre pour fêter la victoire électorale de leur parti et Félix, son ami poète, qui vient de lui faire des avances...

1. Le tapuscrit original de *La cathédrale...* – dont une photocopie est déposée dans le fonds Rinfret des Archives de la Bibliothèque nationale du Québec – est la propriété de Mme Jacqueline Auger Laurent, fille de Jean Després, que nous remercions pour son aimable autorisation de publication. N.D.L.R.

Resté seul, le jeune homme est amené à faire plus ample connaissance avec Jeannette Larivière, la bonne de 17 ans que sa mère a tirée de l'orphelinat cinq ans auparavant. En veine de confidences, les deux jeunes gens se retirent dans la chambre de Claude, et lorsque la famille est de retour, ils sont découverts dormant ensemble. Sautant trop vite aux conclusions, la mère de Claude chasse la jeune fille, mais c'est pour entendre Claude déclarer aussitôt qu'il quitte lui-même les lieux en compagnie de Jeannette.

La deuxième partie se déroule entre l'été indien et le mois de juin. Jeannette et Claude cohabitent, mais ils ne partagent pas encore le même lit. Claude gagne sa croûte tant bien que mal en écrivant des « romans à dix sous ». Jeannette est poursuivie par son père, un homme louche qui cherche à tirer profit de la relation de la jeune femme avec un fils à papa. La famille Marcil continue de faire pression sur Claude pour qu'il revienne à la raison. Un matin de novembre, Sylvain, le frère de Claude, vient annoncer au couple la mort de la grand-mère.

Le couple a fait l'amour pour la première fois la veille, ce qui n'est pas sans provoquer un sentiment de culpabilité chez Jeannette. Le déroulement de l'action culmine, au milieu du tableau XI – c'est le début de l'extrait qui suit. Le violent affrontement entre Claude et l'abbé Pinard, un familier des Marcil qui a continué de voir Jeannette à l'insu de son amant, constitue un nœud important de la pièce. On ne peut s'empêcher de comparer ce tableau avec celui qui clôt *Tit-Coq* (1948), de Gratien Gélinas, et il est tentant d'y déceler un choix polémique de la part de Després.

La suite de la pièce permet d'être témoin, par bonds dans le temps, de la vie du jeune couple (vœux de fiançailles la nuit de Noël ; harcèlement de la part du père de Jeannette ; grossesse de celle-ci qui entraîne une détérioration de son moral et de son état de santé, au point qu'elle en mourra, victime d'une fausse couche). En épilogue, une fois seul, Claude se retrouve en pensée avec la femme aimée et fait le serment que la « cathédrale », qu'il construira pierre par pierre, servira à lui ériger un mausolée.

TABLEAU XI¹

[...]

MME LATREILLE [*Va directement s'asseoir à 7*] : – C'était vot' [petit] mari qui avait encore oublié quelque chose hein ? Ah ! les hommes ! Mais vous savez pas madame Larose... J'étais justement au magasin de quinze cents, pas loin là... J'achetais des boules pour Noël... Savez-vous qu'on s'arrache déjà presque toutes les bebelles ! Y aura plus rien si vous retardez trop ! Je pensais à vous...

JEANNETTE [*Est rendue à chaise derrière la table*] : – J'achèterai peu de choses... Seulement quelques petites bagatelles.

MME LATREILLE : – Qu'est-ce qu'il y a donc vous semblez pas dans votre assiette ? Vous vous êtes pas chicanée avec vot' mari, j'espère ? [104]

JEANNETTE : – Oh ! mon Dieu non !

MME LATREILLE : – [Bon, ben j'insiste pas !... (*Se lève*) Ouais... Ben, écoutez, si je peux faire quelque chose (*Dégage*) N'importe quoi. Vous gênez pas.]

JEANNETTE : – [Je vous remercie infiniment madame Latreille...] Seulement, pour ce qui est de mes emplettes...

[*(L'abbé Pinard paraît à droite et entre dans l'immeuble.)*]

MME LATREILLE : – [R]etardez pas [trop,] nous v'là au 21 novembre, le jour de la fête de sainte Cécile, tiens donc !

JEANNETTE : – Sainte Cécile... L'orphelinat Sainte-Cécile...

MME LATREILLE : – Gênez-vous pas [avec moi, hein ?] (*On frappe*) Vous v'là quelqu'un. C'est teut ben votre cousin ?

JEANNETTE : – Mon Dieu oui, c'est possible !

[*(Madame Latreille ouvre la porte.)*]

[L'ABBÉ : – Bonjour, Jeannette !]

MME LATREILLE : – Bon, ben moi, je me sauve !

[L'ABBÉ : – Madame...]

[*(Elle disparaît sans plus.)*]

JEANNETTE (*Se jetant dans les bras de l'abbé [1–6], elle pleure*) : – Oh ! monsieur l'abbé ! monsieur l'abbé !... (*Il la laisse pleurer*) Non... non, c'est trop ce matin ! Trop de joies... Trop de peines... Trop de... [*Devant table*] (*Elle se dégage*) Je vous demande pardon. Je crois que... c'eut été Notre Saint Père le Pape... je me serais jetée quand même dans ses bras.

1. La transcription de l'extrait tient compte des ajouts et des repentirs de l'auteure qui a très probablement effectué ces changements en cours de répétitions, à l'époque de la création de sa pièce à l'automne 1949. Aussi avons-nous jugé nécessaire de mettre entre crochets les modifications manuscrites apportées au tapuscrit par l'auteure. Par ailleurs, nous nous sommes permis de corriger les fautes quelles qu'elles eussent été, et nous avons cru bon revoir la ponctuation lorsque le besoin s'en faisait sentir. Enfin, et contrairement à ce qui est visible sur l'original, les didascalies ont été mises en caractères italiques, conformément à la convention typographique habituelle.

L'ABBÉ : – Qu'il aurait ouverts aussi facilement que moi, Jeannette.

(Il accroche pardessus et chapeau à la patère.)

L'ABBÉ [*Assis à 7*] : – Mais qu'y a-t-il ma petite Jeannette ?

(Napoléon paraît ; il entre, va pour frapper, entend des voix, dos au public colle son oreille à la porte)

JEANNETTE : – Ça me dépasse... Tout me dépasse... Pourquoi sœur Angèle, pourquoi qu'elle peut plus me recevoir?... Toujours, elle a trouvé pour moi des solutions, des réponses. [*Un silence*] Au moment où j'aurais eu tellement besoin d'elle ! [*Un silence*] Monsieur l'abbé... je suis toute seule... et pas assez grande pour m'y retrouver... [105] Je suis perdue dans des choses qui me dépassent... Je [ne] sais plus où est le bien où est le mal... [*Dégage vers bout de table*] Des heures [*Profil avec public*] je suis heureuse... follement !... [*Face public*] Pour ensuite tomber dans... [*Pivote bout de table*] [Mon père, je suis maintenant une... une pécheresse...]

L'ABBÉ : – Pauvre petite fille !

JEANNETTE [*table*] : – Et le pire, c'est quel,] pas plus qu'avant il ne faut parler à Claude, de mariage [*supplie*] [hein ?]

L'ABBÉ : – Vous n'allez tout de même pas me demander d'approuver ce...

JEANNETTE : – Avec Claude, il faut que les choses viennent de lui, toujours. Il faut qu'il les découvre lui-même...

L'ABBÉ [*Se lève*] : – Il vous aura fait bien du mal.

JEANNETTE [*Devant table*] : – Mais je lui aurai fait tant de bien ! Et ça vous le savez, vous le disiez la dernière fois : Claude n'est plus le même[.]

(Claude vient en courant, sort sa clef, la met dans la serrure, sans voir Napoléon qui s'est reculé)

L'ABBÉ : – Mais pour qu'enfin il soit un homme, faut-il que vous...

CLAUDE [*3^e marche²*] : – Qu'est-ce que vous faites là ? [*Enlève tout et accroche rapidement*]

L'ABBÉ : – Claude, je...

JEANNETTE [*Passe entre eux*] : – Claude, mon chéri... laisse-moi te dire... Ne te fâche pas. Surtout pas. C'est la seule cachoterie que j'ai pu te faire. Mais j'avais tellement besoin de quelqu'un, tellement.

CLAUDE [*Traverse*] : – Pour te confesser ?

JEANNETTE : – Non... ça je... j'y ai pas pensé.

L'ABBÉ : – Vous savez que Jeannette est une petite amie de toujours Claude. C'est moi qui l'ai désignée tout particulièrement à votre mère, quand celle-ci s'est présentée à l'orphelinat, il y a...

2. Dans la marge de gauche, un tout petit dessin, placé entre la réplique de l'abbé et celle de Claude, représente un escalier. Le mot « Claude » est écrit au-dessus de la troisième et plus haute marche, le mot « Jean » à gauche de la première.

JEANNETTE [*Le rejoint 4-6 Claude-Jeannette-Abbé*] : – C'est vrai... Tu vois, si j'ai eu la grande chance d'entrer au service de ta maman, c'est grâce à monsieur l'abbé, Claude.

CLAUDE [*Très douloureusement dans sa certitude pas colère*] : – Et par le fait même, c'est à lui que je dois de t'avoir avec moi aujourd'hui ? Je vous remercie. [*(Attaquant)*] Mais maintenant, [106] vous voulez me l'enlever, hein ?... Me l'enlever, ou la persuader que l'on vit dans le péché. [*(Le regardant, elle recule d'un pas)*] Eh bien, ce n'est pas vrai. Ça n'est pas possible que ce soit péché d'être aussi heureux, vous entendez ? Ça ne peut pas être ça, le péché ? [*(La prenant)*] Et ça, ça... [*(La tenant au bout de ses bras)*] Ce ne peut pas être un instrument de péché ? C'est trop bon. C'est trop beau. C'est trop pur ! C'est trop grand !... C'est la seule chose propre que j'ai rencontrée dans la vie. Vous entendez ? La seule !...

L'ABBÉ : – Je vous ferai remarquer, mon cher Claude, que c'est vous qui avez abordé le sujet...

CLAUDE [*Dégage vers 3*] : – Vous avez raison, je m'excuse.

L'ABBÉ : – Ce qui m'amenait ici, ce matin, c'est... une mauvaise nouvelle.

CLAUDE : – Grand-mère. [*Assis à 4 face au³*] Je sais.

JEANNETTE [*(Allant vers lui)*] : – Claude... Mais tu n'[es] pas...

CLAUDE : – [Non.] Je ne suis pas allé jusque chez moi. Sylvain m'a entraîné sous un faux prétexte. [*Un peu méchant*] Il a profité d'une faiblesse de ma part pour me persuader de le suivre. Je ne veux aller dans cette maison que [si on accepte] ma femme. [*(La tenant par le bras et restant assis)*] Elle !... Parce que c'est ma femme, monsieur. Et on va l'accepter nom de D... ! À partir de maintenant, n'importe où, vous entendez, c'est : elle et moi ! Ceux à qui ça ne plaira pas, eh bien qu'ils se tiennent loin. [*(La lâchant) Coude aux genoux*] Je parle pour vous monsieur autant que pour les autres.

JEANNETTE : – Pardonnez à Claude, monsieur l'abbé. Jamais il n'est méchant. Il doit avoir beaucoup de peine aujourd'hui, pour...

CLAUDE : – J'en ai.

L'ABBÉ : – Vous disiez qu'on vous avait amené là sous un faux [107] prétexte.

CLAUDE : – Oui... On m'a presque persuadé que je l'avais tuée. Qu'elle était morte de chagrin, à cause de moi. Qu'elle était morte en prononçant mon nom...

L'ABBÉ : – C'est vrai ! J'étais là cette nuit...

CLAUDE [*Se lève*] : – Je l'ai tuée, moi ? [*(Traverse)*] [*(Jeannette-Claude-Abbé)*] Mais au contraire !... Je l'ai délivrée !... Je l'ai rendue à une vie meilleure ! Enfin, l'heure de la liberté a sonné pour elle. Et grâce à moi... à nous... La liberté [pour elle] de lâcher prise !... [*(Fébrile)*] Jeannette, Jeannette... tu ne sais pas [à quel moment] elle est morte hein ? Eh bien, elle est morte hier soir... [un peu après minuit...] Tu sais ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'il n'y avait plus de raison pour elle de s'accrocher à la vie... Tu prenais sa place... Le seul être qui m'eut vraiment aimé sur la terre, venait de me donner [pour toujours à un autre... un autre qui continuera de...] m'aimer... et d'être là...

toujours... [(*La prend par les épaules*)] N'est-ce pas, Jeannette? N'est-ce pas?
[*Jeannette-Claude-Abbé*]

JEANNETTE : – Oui, Claude.

CLAUDE [(*L'enlace*)] : – Toute ma vie?

JEANNETTE : – Toute la mienne en tout cas.

CLAUDE : – Eh ben !... Essayez donc d[e] défaire ça, si vous en êtes capable !

(*L'abbé se dirige vers la [patère et prend son manteau]*)

JEANNETTE [(*Se dégage et passe*)] : – Monsieur l'abbé !!

CLAUDE [(*La rattrape et la fait repasser à sa gauche*)] : – Mais non, Jeannette, tu sais bien qu'il reviendra. Tu sais bien qu'il ne te lâchera pas, ... c'est son métier.

JEANNETTE : – Oh ! je demande pardon [à] Dieu ! À Dieu et à tous ceux que j'offense !!

(*L'abbé est sorti*)

CLAUDE : – Donne-moi tes mains... ta bouche... ton corps [... ton âme, Jeannette.]

[(*Il l'enlace devant bout de la table à gauche*)] [108]

JEANNETTE : – Comment puis-je te donner mon âme, Claude ? Elle ne m'appartient pas. [(*Elle essaye de se dégager*)]

CLAUDE : – Je veux prendre tout ce qu'il y a de beau en toi !!

JEANNETTE [(*Elle réussit mais dans un cri*)] : – Je t'aime !! [(*Puis elle recule, les yeux immenses, voix blanche, répète :*)] Je t'aime !... Je t'aime !

CLAUDE [(*Vers elle*)] : – Jeannette !

JEANNETTE [(*Un cri de paniqué*)] : – N'approche pas ! (*Puis c'est la grande désolation, ce qui fait reculer Claude qui comprend enfin*) Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Est-ce que je suis la laideur que je crois [être ?] Est-ce que je suis la beauté qu'il veut voir en moi ?

CLAUDE [(*À 7 la regardant*)] : – Mon pauvre petit enfant. [(*Se laissant tomber à 7*)] [Mais qu'est-ce que j'ai fait là !...] Comme je te demande pardon [Jeannette !]

[(*On ferme lentement le rideau principal.*)]

[Entracte]